

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 51

ALBERT LONDRES :
Sa vie - Son œuvre.

par
Simone SIMON

ALBERT LONDRES : ENFANT DU COMMINGES

* SA VIE⁽¹⁾

Le 18 février 1831 est né à Labarthe-de-Rivière (près de Saint-Gaudens) Baptiste Londres (grand-père d'Albert), 17ème enfant d'une famille qui en compta 18 ; il fut le premier de cette fratrie à quitter Labarthe-de-Rivière pour exercer le métier de colporteur.

Le 20 février 1860, il épousa Jeanne Bardou de Saint-Pé-d'Ardet.

Leur profession les amena à Vichy où, devenue veuve en 1869, Jeanne s'installa définitivement avec ses trois enfants dont un seul survivra : Jean-Marie, père d'Albert Londres.

C'est là que, mettant fin à ses errances, Jeanne vendra des mouchoirs de Cholet, et des trousseaux à toutes les héritières du pays.

A 22 ans, Jean-Marie épouse une Bourbonnaise, Florimonde Baratier, âgée de 18 ans, qui sous une apparente douceur laisse transparaître une grande énergie, un sens du travail et du devoir poussé jusqu'à l'abnégation.

Leur fils, Albert Londres, naît à Vichy le 1er novembre 1884 (ses aïeux s'appelèrent jadis Loundrès, puis Londrès. Avec le temps le nom s'est francisé).

Très vite, il s'avère qu'Albert Londres n'a aucun goût pour les études, mais il a appris de son grand-père maternel : "la simplicité, la curiosité et la tendresse".

Pur républicain de 1848, doté d'une grande finesse de cœur, ce courageux chaudronnier était l'idole des ouvriers.

Son influence a été déterminante dans la carrière de son petit fils. A 17 ans, Albert Londres quitte Vichy pour Lyon où il occupe un emploi de comptable à la "Compagnie Asturienne des Mines".

Peu familiarisé avec les chiffres, il les oublie le soir dans des tavernes où il retrouve deux garçons enthousiastes, amateurs de littérature et de poésie : Henri Béraud, Charles Dullin.

Albert Londres est un sentimental timide et réservé qui dissimule toutefois une grande force de caractère.

(1) Texte paru dans la "lettre des amis" n° 106.

En 1903, congédié de la compagnie des Mines, il part à Paris. Sa compagne Marcelle Laforest l'y rejoint. Là, rédacteur au journal "Salut Public" son modeste salaire lui permet de subvenir aux besoins de sa compagne et de leur fille Florise née en décembre 1904.

Mais l'année suivante, Marcelle, frappée d'inanition, décède à l'hôpital Lariboisière après avoir murmuré à Albert : "je veux que ce soit ta Maman qui élève ma fille".

Jamais Albert Londres ne s'est remis de cette disparition, et malgré bien des aventures féminines, il est resté fidèle à Marcelle au sens le plus noble du terme.

Une profonde affection le lie à sa mère, et il n'oubliera jamais qu'il a quelque part, en nourrice une petite fille.

1914 : la première guerre mondiale éclate. Florise est de plus en plus souvent seule avec ses grands-parents qui tiennent une pension de famille à Vichy.

Son père se consacre, parfois dangereusement, à ses activités de correspondant de guerre, qu'il exerce en Orient.

Il constate avec amertume la faiblesse et le mauvais état de nos troupes, il est fasciné par le courage du peuple serbe.

Devenu grand reporter, Albert Londres dénonce les injustices sociales. C'est ainsi qu'il est devenu un journaliste, redresseur de torts, ce qui lui vaut de la part des politiques et de ses confrères bien des inimitiés.

En août 1930, son père meurt. Moins de deux ans après, au large de Gadarfui dans la Mer Rouge, Albert Londres décède dans l'incendie du Georges Philippar, qui le ramenait de Chine où il était parti pour une enquête ou une mission dont l'objet restera à jamais mystérieux.

La Dépêche du Midi du 21 mai 1932 indique que 49 passagers auraient péri dans cette catastrophe.

La mort atroce d'Albert Londres a été relatée dans La Dépêche du 2 juin 1932. A-t-il péri carbonisé dans sa cabine ? S'est-il noyé en se sauvant par le hublot ? Un doute persiste.

S'agit-il d'un incendie criminel ?

Cette thèse semble satisfaire les enquêteurs (ingénieurs, officiers mécaniciens) qui sont absolument convaincus que la cause du sinistre ne peut être attribuée à un court-circuit.

Le 28 mai 1932, le Conseil d'Administration du Syndicat National des journalistes a voté un hommage à Albert Londres.

Florise Martinet-Londres crée le prix "Albert Londres" qui fut décerné pour la première fois le 16 mai 1933 au meilleur "Grand Reporter de l'écrit".

Elle a légué tous ses biens à l'Association du prix Albert Londres.

Depuis 1985 (date de la création du prix "Grand Reporter de l'audiovisuel", ce prix est géré par la "Société des Gens de lettres".

Sources :

- A.D.H.G., série 4 E
- A.D.H.G., série Presse - Cote Jour-21, année 1932
- "Albert Londres" : par Pierre Assouline
- "Mon Père" : par Florise Londres
- "Albert Londres" présenté par Francis Lacassin
- Association "Prix Albert Londres"

* SON ŒUVRE

I - ALBERT LONDRES : GRAND REPORTER INTERNATIONAL

Albert Londres, poète à ses débuts, journaliste et grand reporter ensuite, resta longtemps ignoré du grand public.

Entré en 1895 au "Salut Public" (dirigé par Elie-Joseph Bois) et encouragé par François Coppée il composa des recueils en vers : "La Marche à l'étoile", "Lointain", et "L'âme qui vibre". Il publia également une comédie en un acte, "Un joli rêve", qui fut jouée au Casino de Vichy.

Dès 1910 le journal "Le Matin" le charge de "couvrir" les activités du Parlement.

Réformé par le Conseil de Révision et non mobilisé en 1914, A. Londres rejoint la zone des combats : il sera correspondant de guerre.

Ses articles, très remarquables, sur le bombardement de la Cathédrale de Reims lui valent la "une" du "Matin" et consacrent sa notoriété. C'est donc à partir de ce moment-là que cette forme de journalisme qu'il "invente" connut son plein épanouissement.

En 1915, A. Londres décide de partir aux Dardanelles afin de couvrir l'attaque franco-anglaise annoncée en Orient. Sur le refus du "Matin" il quitte le journal et, après un bref passage au "Petit Parisien" il est embauché au "Petit Journal".

Ce long périple : Dardanelles, Serbie, Grèce, confirme définitivement A. Londres dans sa tâche de Grand Reporter.

Profondément attaché à la vérité, il refuse toute censure et est considéré comme insoumis.

Malgré son insubordination, ses révoltes, ses insolences il est maintenu au "Petit Journal" qui ne pourra que se féliciter de l'avoir conservé.

Après la guerre, homme passionné et exigeant, il devient le plus grand reporter de l'époque et réalise son rêve : "découvrir et raconter le monde".

L'interview qu'il obtint du Roi d'Espagne Alphonse XIII fit l'objet d'un débat avec Cortès.

En 1919, fasciné par son action en faveur du rapprochement franco-italien, dès le début de la guerre, Albert Londres côtoie Gabriel d'Annunzio.

Mais à cette époque, Clémenceau heurté par l'esprit d'indépendance d'A. Londres, obtient son limogeage du "Petit Journal".

Peu de temps après il est engagé à "l'Excelsior" qui favorise ses reportages au Proche-Orient où les troubles se multiplient.

En mars 1920 ses chroniques lui valent d'être fait "officier honoraire de l'Empire Britannique" par le Roi Georges V.

Enfin, au prix de mille difficultés A. Londres réalise son rêve : enquêter sur la Révolution bolchévique en Russie malgré le scepticisme des rédactions, les contradictions journalistiques, et les difficultés d'accéder chez les Soviétiques.

Il fut le premier à sonder le cœur même de la République des Soviétiques. De justesse il échappa à une arrestation ; en possession d'un document compromettant il eut le temps de quitter le territoire.

A son retour d'U.R.S.S. il éprouve une grande lassitude face à l'actualité française. Il tourne ses regards vers la Grèce, les Balkans et l'Allemagne occupée.

En 1922, il réalise ses plus grandes ambitions au profit de "L'Excelsior".

Il enquête au Japon (univers dont il ignorait tout) et où il se lie avec le nouvel Ambassadeur de France : Paul Claudel.

En Chine il découvre un univers en "folie". Tout le fascine en Extrême-Orient.

De retour d'Asie, déçu par le discrédit jeté sur une presse décadente il quitte "L'Excelsior" pour l'inconnu.

En 1923 il participe à la création du journal "Le Quotidien" mais il est vite en désaccord avec la direction.

A son patron qui lui reproche certains propos qui ne sont pas dans la ligne du journal, il déclare "ne connaître qu'une seule ligne, celle du chemin de fer".

Il part et rejoint E.-J. Bois, Directeur du "Petit Parisien".

En 1924, il y publie un grand reportage sur le Tour de France.

Cette période marque un grand tournant dans sa vie littéraire.

II - ALBERT LONDRES : ÉCRIVAIN "REDRESSEUR DE TORTS"

Journaliste de terrain, querelleur et justicier, Albert Londres s'attire de nombreuses critiques de la part de certains confrères et d'hommes politiques. Il sut rester fidèle à lui-même : honnête, ennemi des basses flatteries.

Homme libre et homme de cœur, il prit dès 1923 le parti des malheureux contre les nantis.

E.-J. Bois finance son enquête sur les bagnes de Cayenne.

Horrifié par le sort réservé aux forçats, il multiplie les contacts avec certains de ces hommes qui ont retrouvé leur dignité malgré les "crimes" qui les ont conduits au bagne.

Il propose un plan qui, en ébranlant les instances judiciaires et politiques provoque l'amélioration des conditions de vie au bagne et aboutit en 1937 à sa fermeture.

Ce plan prévoyait entre autres la séparation des plus dangereux, des récupérables et des politiques, des criminels. Il demandait des soins médicaux, une meilleure alimentation et donc des conditions de vie plus supportables.

De retour de Cayenne il se rend entre autres au bagne de Biribi où se retrouvent les exclus en tous genres de l'armée.

Il publie dans le "Petit Parisien" en mai 1924 une lettre ouverte au Ministère de la Guerre. Les articles sont édités sous le titre "Dante n'avait rien vu". La société s'émeut.

Le Ministre de la Guerre envoie une commission d'enquête en Afrique du Nord, afin de vérifier les dires d'A. Londres, et il est contraint d'en faire connaître les résultats. "Londres avait raison sur bien des points. Cayenne était du sirop de grenadine à côté de Biribi".

En 1925 le Conseil de l'Ordre Universel du Mérite humain le nomme Grand Dignitaire pour services rendus à l'Humanité.

L'enfermement obsède A. Londres. Grâce à la complicité de médecins et de gardiens d'asiles psychiatriques, il réussit à pénétrer dans ce milieu et à observer "les fous". Jamais découragé et au prix d'énormes difficultés, il parvient à côtoyer les malades de nombreux asiles français.

Il en éprouve "horreur, dégoût, consternation, effroi, écœurement."

A Braqueville (Toulouse) il a rencontré un médecin profondément humain qui entretient des relations correctes et amicales avec ses patients. Il voit dans cette façon de faire "l'avant-garde et l'avenir de l'aliénisme" et "il met le doigt sur le fond du problème ; pour soigner les gens, il faut d'abord les comprendre".

Braqueville et Ste-Anne (Paris) le confortent dans l'idée que les soins donnés aux malades mentaux vont se modifier.

Il publie un livre "Chez les fous" qui remporte un succès honorable et qui, sans nul doute, a aidé à l'humanisation des maisons psychiatriques.

Fatigué, irrité, A. Londres démissionne le 25 avril 1925 du "Petit Parisien".

La Syrie qui ne tolère plus la présence française attire A. Londres ; il en connaît déjà les multiples facettes : peuples, culture, secrets ; il se rend compte qu'on ne connaît pas la vérité et il veut la faire connaître.

Le pouvoir appartient à quelques riches pachas et les intellectuels sont formés dans des écoles religieuses françaises.

Les Anglais et les Italiens convoitent ce pays ; les druzes musulmans se révoltent devant les injustices ; les Hauts-Commissaires français se succèdent. Le général Sarrail va jusqu'à faire bombarder Damas et les journalistes anglais diffusent de fausses nouvelles que la France laisse passer. A. Londres ne l'accepte pas et il le dit.

A la mi-mai 1926 il part pour Varsovie ensanglantée par le coup d'état militaire, mais lassé par la politique de Pilsudski, maître absolu d'un pays en pleine décadence, il abandonne et informe le "Petit Parisien" qu'il renonce au "Reportage courant".

De retour en France, au cours d'un bref séjour à Marseille il écrit pour le "Petit Parisien" 12 articles qui, revus et corrigés, seront regroupés dans un livre : "Marseille, Porte du Sud".

Incognito, il débarque en Argentine où il réussit à pénétrer le milieu fermé de la prostitution. Il est écœuré par les notables argentins, relais des proxénètes français, et qui considèrent leur "travail" comme une tâche honnête.

Il rencontre "les Franchutas" (prostituées françaises) : 80 % de malheureuses nées de la misère matérielle et morale, 20 % de vicieuses).

Éduquées par le milieu parisien et marseillais, elles croient que sans les proxénètes elles ne seraient rien.

Albert Londres publie "Le chemin de Buenos Aires", paru le 2 mars 1927. Il est reçu de diverses façons. Il inspire selon les cas la révolte ou la nausée, mais certains voient dans ces horreurs la solution à une situation de misère engendrée par la société.

A la fin de 1927, A. Londres fidèle à ses amitiés écrit "L'Homme qui s'évade". Il essaie de réhabiliter Eugène Dieudonné qu'il a bien connu à Cayenne et dont il a toujours pris la défense.

Après 18 ans de Bagne, Dieudonné, en recevant son passeport redevient un homme libre. Son crime ? Il avait fréquenté de trop près ses amis anarchistes de la "bande à Bonnot".

Après les bagnards, les détenus militaires, les fous, les "blanches", toujours au service des opprimés, Albert Londres s'intéresse aux esclaves.

L'Afrique est toute indiquée pour mener à bien son enquête : deux livres d'André Gide avaient abordé ce sujet. Si celui-ci dénonce les abus des colons contre les indigènes, il ne s'attaque pas au fond du problème. Albert Londres réagit vivement contre les abus et les injustices et il propose des réformes. Ses propositions fermes et humaines font dire à Léon Daudet que Londres est "l'honneur de la profession de journaliste".

Albert Londres part pour un périple de quatre mois à travers le continent noir. Dès le premier article il prend à partie les colons de l'île de Gorée, siège de l'esclavagisme. Ces colons carriéristes et embourgeoisés ont oublié leur devoir de pacification.

Albert Londres s'émeut de la dignité de ces hommes pauvres, exploités qui savent qu'ils risquent leur vie à chaque instant en se pliant à des travaux dangereux et inhumains.

Les blancs (administration, police, armée) montent hypocritement les noirs les uns contre les autres pour mieux les exploiter.

Dans son livre "Terre d'ébène" A. Londres dénonce tous ces abus : la traite des noirs est légalement interdite, mais il existe des esclaves qui, nés dans la propriété d'un chef, lui appartiennent au même titre que le bétail. On les incite à procréer, ainsi la main d'œuvre sera assurée.

Les noirs sont maltraités, ils meurent à la tâche : 17000 morts lors de la construction du chemin de fer Congo-Océan.

A son retour à Paris en juin 1928, Albert Londres publie dans le "Petit Parisien" des articles tirés du livre à venir "Terre d'Ébène". Très controversé par ses confrères et par les politiques il ne renie rien de ses écrits et déclare "Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie".

L'intervention de coloniaux éclairés et honnêtes, le soutien de Paul Morand, André Gide et du journaliste du "Temps" Robert Poulain, calment les esprits.

Ce réquisitoire rigoureusement honnête et durement mené contre les colons, par Albert Londres, aura eu le mérite d'adoucir le sort des "esclaves".

Et voici notre reporter à Londres, mettant ses pas dans les pas des juifs. Puis un soir d'hiver il débarque à Prague et découvre sur la route des Carpates celui qu'il cherche: le vrai nomade à caractère hébraïque, avec casquette et baluchon.

Il commence à écrire "Le Juif errant est arrivé" qui informera les français de l'état des Juifs dans le monde.

Il poursuit sa tournée des ghettos et dénonce leur grande détresse matérielle et morale. Mais le peuple juif fait preuve d'un grand courage et malgré les persécutions "les cerveaux tournent à plein rendement" dans ces séminaires où jeunes et vieux étudient le Talmud.

Le voici enfin en Terre Promise. Tel-Aviv stupéfie Albert Londres. Les juifs y sont méconnaissables : fiers, droits, formant une nation gaie où règne l'abondance et où le peuple des malheureux s'est mué en caste intellectuelle.

La Palestine sera-t-elle assez grande pour contenir les 700.000 Arabes et les 150.000 Juifs ?

Albert Londres quitte Jérusalem sur une note pessimiste : ce qu'il prévoyait le contraint à revenir très vite dans cette ville où les massacres sévissent entre jeunes sionistes et Arabes. La guerre paraît inévitable : chacun, Arabe ou Juif, estime être chez lui. Il y en a un de trop.

En 1930 paraît "Le Juif errant est arrivé" : reportage prophétique qui connaît un grand succès.

Albert Londres tourne ses regards vers les Musulmans. Après maintes tentatives et au péril de sa vie il pénètre clandestinement dans les lieux Saints. Mais l'entrée à La Mecque lui est impossible. Cet échec le poursuivra jusqu'à sa mort.

Qu'à cela ne tienne, il s'attachera au sort des pêcheurs de perles, misérables et dont le destin est de mourir jeune.

Dans les 21 articles du "Petit Parisien" parus sous le titre "Les Pêcheurs de Perles" (1931), il dénonce l'exploitation de ces travailleurs devenus sourds et aveugles et qui sous un soleil torride tentent de dénicher la perle rare. Atteints de troubles cardiaques, victimes des requins et des poissons meurtriers, ces travailleurs de la mer aux poumons perforés ne dépassent pas l'âge de 30 ans. Tandis que courtiers et seigneurs locaux s'enrichissent.

Très las, amaigri, Albert Londres rentre en France. Il débarque à Marseille. Son père se meurt. Assombri par ce deuil, déçu par l'échec du reportage de La Mecque, Albert Londres "décroche".

Il refait surface un an après dans les colonnes du "Petit Parisien" avec un reportage sur les terroristes macédoniens : "les Comitadjis".

Il écrit 17 articles sur la pratique du terrorisme dans ce pays libéré du joug turc en 1919 et partagé désormais entre la Grèce, la Serbie et la Bulgarie.

En désaccord avec Bois, Albert Londres annonce son intention de partir en Chine, mais ne veut pas dévoiler le sujet de son enquête.

Il démissionne du "Petit Parisien" ; récupéré aussitôt par le "Journal", il collabore aussi à l'hebdomadaire "Gringoire".

Mais il n'a plus le feu sacré. Il en a trop vu et n'a plus d'illusions. Il sombre dans le découragement, la dépression. Sa crise de mélancolie est inquiétante. Il décide d'apprendre l'Anglais.

En décembre 1931 il quitte la France pour la Chine. Il retombe dans sa crise de mélancolie et n'est plus passionné par son travail.

La rencontre, dans un port indien, avec l'un de ses jeunes confrères, le stimule.

A Shanghaï, fin janvier 1932, le hasard donne à Albert Londres l'occasion de se prouver qu'il est un grand reporter. Chinois et Japonais s'affrontent. La tension monte : la panique s'installe.

A l'offensive japonaise, les chinois résistent désespérément, avant de battre en retraite deux semaines après.

Albert Londres a envoyé 27 articles au "Petit Parisien". Il prône le désarmement. Léon Blum engage les lecteurs à s'imprégner des articles de "l'excellent reporter qui signe Albert Londres".

Pendant le mois d'avril, Albert Londres disparaît. Sur quoi porte son enquête ? On peut supposer qu'il s'agit de drogue, d'armes, d'immixtion bolchévique dans les affaires chinoises, problèmes aux ramifications politiques très compromettantes.

Son départ pour la France est prévu sur le Georges Philippar. Il retrouve sur le bateau une vieille connaissance, A. Lang-Willar, homme d'affaires international qui vivait à Buenos-Aires, et jouissait de sa confiance.

Albert Londres l'informe de son enquête, présentée par lui comme "explosive". Il se plaisait à dire : "C'est de la dynamite". "Ce travail sera le couronnement de ma carrière... si je voulais j'obtiendrais des millions des documents que je rapporte... ils concernent l'immixtion bolchévique dans les affaires sino-japonaises". Ainsi s'exprimait Albert Londres.

L'incendie du Georges Philippar détruisit les documents et coûta la vie à Albert Londres.

A. Lang-Willar et son épouse, rescapés, s'affirment dépositaires de la pensée d'Albert Londres : "Nous en savons assez pour avertir le gouvernement à notre retour". Nouvelle cablée : on les attend à Paris. On les supplie de ne pas prendre de risques en optant pour un retour en avion. Ils ne craignent rien et le monoplan de 300 chevaux quitte Brindisi.

Peu après, il s'acrase sur une colline non loin de Rome. Sabotage ? Probablement.

On ne saura jamais ce qu'Albert Londres avait à révéler.

A-t-il été victime de son devoir de grand reporter international, intransigeant et incorruptible ?

La question restera toujours posée.

